

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Les prix littéraires

Denis Côté, Paule Daveluy, Bertrand Gauthier, Raymond Plante, Bernadette Renaud, Daniel Sernine, Marie-Louise Gay et Philippe Béha

Volume 8, numéro 2, automne 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/12911ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Côté, D., Daveluy, P., Gauthier, B., Plante, R., Renaud, B., Sernine, D., Gay, M.-L. & Béha, P. (1985). Les prix littéraires. *Lurelu*, 8(2), 35–37.

C'est, je pense, le même cheminement pour tous. Tout d'abord, on pense à écrire. On plonge à corps perdu dans une feuille blanche. Puis, on rêve d'être publié. Au diable alors les droits d'auteur. On signe le premier contrat les yeux fermés. Mais, peu à peu, heureusement, on se dit que la littérature c'est aussi une industrie. Et on revendique sa part. Mais le rêve s'amplifie toujours. On veut son nom, sa photo dans les journaux et les revues. On veut que la critique parle de son livre, remarque son livre. On rêve aussi d'être traduit, pourquoi pas? Et soudain, la récompense publique suprême: le prix littéraire!

Quand on rêve tout est permis.

Il est bon de noter qu'il existe deux sortes de prix. Celui que l'on court, c'est-à-dire celui où l'auteur(e) doit envoyer son manuscrit sous un pseudonyme: le prix de l'ACELF ou le prix Solaris notamment. Et celui qui vous tombe dessus sans prévenir: le prix du Conseil des Arts ou le prix Alvine-Bélisle par exemple. Mais dans les deux cas, le bonheur est identique.

Bien sûr les prix littéraires évoquent un peu la petite école, mais ça fait toujours plaisir d'être premier de classe même si ça fait des jaloux...

R. S.

Denis Côté



Je ne comprends toujours pas vraiment pourquoi j'ai gagné ces trois prix en 1984. J'ai été surpris, ébranlé même, mais très content. Me faire dire de cette façon que j'avais un certain talent m'a apporté quelques fractions de grammes d'assurance. Aussi, être sollicité par les médias m'a fait connaître beaucoup plus vite que s'il n'y avait pas eu les prix. Deux résultats tangibles: des éditeurs m'ont commandé des textes (ce qui ne m'était jamais arrivé auparavant), et j'ai été invité pour la première fois à faire des tournées dans les écoles. Cette publicité a fait connaître davantage mes livres et le vent m'apporte des rumeurs de traductions. Quant à l'effet négatif (cette fameuse obligation de me surpasser maintenant qu'on m'a à l'oeil), j'essaie de ne pas y penser, sinon c'est l'arthrite cérébrale qui m'attend...

Ce que j'ai fait avec la bourse du Conseil des Arts? Après avoir mis le Macintosh à l'épreuve, je suis devenu pilote de micro-ordinateur. Finie la crampe de l'écrivain.

Je crois fermement que ces prix ont leur place. J'appuie d'ailleurs tout ce qui peut aider les auteurs à se faire

LES PRIX LITTÉRAIRES

connaître et à survivre financièrement parlant. Parce que, comme tous les écrivains débutants et naïfs, j'espère un jour vivre de mon écriture, et il n'y a pas d'offre d'emplois dans les journaux pour les auteurs.

Prix Boréal et Grand Prix de la SF et du fantastique québécois pour *Hockeyeurs cybernétiques* et *Les parallèles célestes*

Prix du Conseil des Arts en 1983 pour *Hockeyeurs cybernétiques*

Paule Daveluy



Vingt lignes? C'est vingt pages qu'il faudrait pour traduire mes impressions sur l'impact qu'ont les prix littéraires sur la vie des auteurs. Que d'émotions, de témoignages, de rebondissements se greffent à ces mini-couronnements!

Je me suis plongée tout un avant-midi dans de vieux dossiers (mon premier «prix» remonte à vingt-sept ans, c'est dire...), à la recherche du temps perdu. Ce qui émerge, c'est combien j'étais jeune, alors, et naïve, et combien sont fragiles, devant les réactions de leurs pairs, les gens qui exercent le métier d'écriture.

Quelques images privilégiées. Je me souviens d'avoir connu MONIQUE CORRIVEAU à l'hôtel Reine-Elizabeth, ce soir de 1958 où le prix de l'ACELF nous a été attribué à toutes les deux (et à Béatrice Clément) dans des catégories différentes. Nous avions bavardé en attendant que se libère l'unique téléphone de l'étage, grâce auquel nous comptions prévenir nos maris qui gardaient, l'un à Québec, l'autre à Montréal, nos ONZE enfants (avec le temps, nous nous sommes rendues à SEIZE). Plus que le prix, ce que je chéris de ce soir-là, c'est la naissance d'une amitié que la mort a trop tôt brisée. Quelques années plus tard, je partagerai le prix de la Province avec la soeur de Monique, SUZANNE MARTEL. Autre belle amitié, qui tient toujours, celle-là.

Je me souviens aussi, et j'en souris, de mon discours d'acceptation de la médaille de l'ACB-CLA, au congrès qui réunissait, en 1960, les bibliothécaires des États-Unis et du Canada. CINQ MILLE personnes assistaient au ban-

quet de clôture. Les autres médaillés, des poids lourds — médaille Newbury, médaille Caldecott — avaient donné des études magistrales. Moi, mourant de timidité, je m'apprêtais à donner mon texte — que je trouvais maintenant banal, mais acceptable, quand le professeur Horniansky, récipiendaire qui passait juste avant moi, se mit à se moquer très finement des textes d'acceptation de prix littéraires. Tout ce dont il se moquait était dans le mien. J'aurais voulu mourir. Je me levai et lus mon boniment, mais j'eus l'inspiration de remercier avec effusion l'aimable professeur chaque fois qu'un des points qu'il avait mentionnés revenait dans mon texte. Miracle des miracles: j'obtins un succès de rire et déclenchai en ma faveur un courant de sympathie presque palpable. I was charming. Very charming.

Il y a eu d'autres prix et d'autres médailles, mais ce qui m'a touchée plus que tout, je crois, c'est d'apprendre, par hasard, que plusieurs de mes livres avaient été traduits en braille et que de jeunes aveugles pouvaient dorénavant me lire — et ne s'en privaient pas.

Prix et médailles

1958: L'ÉTÉ ENCHANTÉ: prix de l'Association canadienne des éducateurs de langue française (ACELF)

1959: L'ÉTÉ ENCHANTÉ, médaille de l'Association canadienne des bibliothèques - Canadian Library Association (ACB-CLA)

1962: DRÔLE D'AUTOMNE: prix du Salon du livre de Québec

1963: DRÔLE D'AUTOMNE, médaille de l'Association canadienne des bibliothèques - Canadian Library Association (ACB-CLA) — 1er auteur à obtenir deux fois cette médaille.

1968: CET HIVER-LÀ, prix de la Province de Québec (ex aequo avec Suzanne Martel)

1972: Pour l'ensemble de l'oeuvre: prix Michelle LeNormand (Société des écrivains canadiens)

1980: Pour l'ensemble de l'oeuvre: auteur français de l'année — Association des littératures canadienne et québécoise.

1980: LES CHEMINS SECRETS DE LA LIBERTÉ (traduction) — certificat d'honneur du International Board of Books for Young People (IBBY)

Bertrand Gauthier



Je suis un gagnant tourmenté. Sur le coup, bien sûr, je suis content. Qui ne le serait pas? On vous annonce que vous venez de gagner un prix. C'est bien plaisant de se

faire flatter l'ego dans le sens du poil. Étant profondément narcissique, j'aime qu'on me trouve brillant et original. Après tout, un créateur ne doit pas trop douter de ses immenses ressources. Sinon, il arrête de produire. Et si on ne produit plus, on ne peut pas remporter de prix. Rien de plus évident.

Dès que j'apprends la bonne nouvelle, je m'empresse de l'annoncer à ma blonde, à mes amis et amies ainsi qu'à ma mère qui se chargera de l'annoncer au reste de la famille, y compris mon père. Au bout d'une demi-heure, tout le monde le sait, et je fais les cent pas dans mon appartement. Je devrai probablement faire un discours à la remise du prix. Que vais-je leur dire? La vérité. Non, surtout pas! Je ne suis pas pour leur raconter que je m'attendais à recevoir ce prix et qu'il est bien mérité. Un peu de décence, tout de même. Je vais feindre l'étonnement et l'humilité. Ne pas oublier de répéter souvent, sous toutes sortes de formes, que je ne mérite pas un si grand honneur. Tout de même, ne pas trop exagérer. Au cas où le jury changerait sa décision à la dernière seconde. Je veux bien admettre pour la galerie que je n'aurais pas dû gagner ce prix, mais il n'est pas question de perdre le chèque qui accompagne cet honneur. J'ai les moyens de refuser un prix mais pas un chèque.

Comme vous le soupçonniez sans doute, gagner un prix n'est pas de tout repos. Cela oblige à se poser des questions existentielles fondamentales. Mais, tout compte fait, je préfère d'emblée être un gagnant tourmenté qu'un éternel perdant.

Prix de littérature de jeunesse du Conseil des Arts 1981 pour *Hébert Luée* et Prix Québec-Wallonie - Bruxelles 1984 pour *Zunik*.

Raymond Plante

La plainte des prix



Je ne me plains pas. J'ai gagné trois prix. Et c'est toujours intéressant. D'abord de savoir que notre petite histoire a su toucher quelques lecteurs, les membres du jury en l'occurrence. Et puis il y a les sous. Pourquoi se plaindre? Mais je ne me plains pas. Je sais qu'un prix n'entraîne pas nécessairement la

gloire. Pour être franc: les lecteurs se sacrent pas mal qu'un livre ait mérité un prix... et les médias encore davantage, surtout quand ce prix couronne une oeuvre destinée à la jeunesse.

De toute façon, je ne me plains pas. Le belgo-québécois (pour *Monsieur Genou* en 82) m'a permis de voir la Belgique et d'obtenir plus de minutes d'interviews en une semaine là-bas qu'en douze ans d'écriture à temps plein ici.

Je ne me plains pas. J'admets simplement ne rien comprendre aux jurys et à leurs critères. J'avais envoyé le manuscrit de *Monsieur Genou* au prix de l'ACELF en '81, l'année où, m'a-t-on dit, il n'y avait pas eu d'oeuvre assez bonne pour mériter le prix. L'année suivante, les Belges... Allez y comprendre quelque chose.

Ah! je ne me plains pas! Il reste que mes trois livres primés l'ont tous été sous pseudonymes. Le prix de l'Actuelle (quand il existait) et celui de l'ACELF (pour *La machine à beauté* en 82) attribués à des manuscrits signés d'un pseudonyme. Et pour le prix belgo-québécois? Mon nom était sur le roman. Parmi les finalistes figuraient deux auteurs fort bien connus ici. Mais là-bas on peut dire que nous étions trois auteurs anonymes.

Je ne me plains pas. Faut pas brailler la bouche pleine. Mais je ne me traîne jamais à plat ventre pour assister à la distribution des prix.

Bernadette Renaud



J'avais un livre de publié, un autre manuscrit achevait, dringgg... une sonnerie de téléphone. Une voix inconnue m'apprend qu'un concours que je ne connais pas vient de me décerner un prix dont j'ignore l'existence et un chèque de 5 000 \$ en plus! À mon premier et unique livre...! C'était beaucoup trop de surprises pour l'avant-veille du poisson d'avril. Aussi la question officielle: «Acceptez-vous le prix?» s'est-elle entendu répondre: «Euh... je vous le dirai demain.»

Quelle journée angoissante. «Qui est cet ... * ! // ! *... qui me joue un tour pareil?» et le doute: «Ciel! et si c'était vrai?» C'était vrai et euh... j'ai accepté. J'avais décidé d'écrire à l'âge de huit ans et j'avais finalement écrit mon premier livre, à vingt-huit ans, juste

pour essayer, pour voir... Comment voulez-vous, après ça, ne pas continuer à écrire?

Le deuxième prix, celui de l'ASTED, a été annoncé et reçu sans histoire. Le «pli du prix», ça se prend vite.

Le troisième, eh bien, il a toute une histoire, celui-là. C'était un concours de manuscrits, donc j'avais soumis moi-même un texte. Pour rire, je demande à une amie de consulter le tarot pour y voir si je gagnais le prix. Étrange... une carte oui et une carte non. Les deux ensemble. Et à chaque fois... Contrairement à toute logique, j'invite quelques amis à fêter avec moi mon futur prix quand il serait décerné. Le tarot avait vu juste: les oui et les non, c'était parce que le jury avait longtemps tergiversé: un jour, je gagnais, le lendemain, c'était l'autre. En fait, ce fut l'autre...! Elle en a été quitte pour venir fêter le prix chez moi. Bref, un presque-prix et une excellente soirée!

Entre nous soit dit, un prix... c'est la grâce que je vous souhaite!

Prix de littérature de jeunesse du Conseil des Arts, pour *Émilie, la baignoire à pattes*.

Prix Alvine-Bélisle, de l'ASTED, pour le même livre.

Mention d'excellence de l'ACELF, pour *La révolte de la courtepointe*.

Daniel Sernine



J'ai gagné en 1977 le prix Dagon, primant la meilleure nouvelle de science-fiction écrite par un Québécois, puis en 1982 le prix Solaris, concours organisé par la revue du même nom,

récompensant cette fois le meilleur texte francophone de science-fiction. Mais ce qui nous intéresse aujourd'hui c'est la littérature de jeunesse: j'y arrive! Vous savez peut-être que mon roman *Ludovic* était parmi les trois finalistes pour le prix du Conseil des Arts en littérature de jeunesse, l'an dernier. Un mois s'est écoulé entre l'annonce des finalistes et celle du gagnant, et c'est finalement mon collègue Denis Côté qui l'a emporté, avec l'excellent *Hockeyeurs cybernétiques*.

Cette année, tout le monde dans le milieu de la littérature de jeunesse me faisait l'éloge du *Cercle violet*. J'hésitais à les suivre dans leur enthousiasme: mieux valait ne pas gonfler trop mes espoirs. Mais effec-

tivement il a été mis en nomination: madame Berg, du Conseil des Arts, me téléphona pour me l'annoncer, en me promettant que je recevrais sous peu le communiqué officiel, daté du 18 juin. Là-dessus je pars pour Québec, à l'occasion du week-end de la Fête nationale. J'étais prêt pour quatre semaines d'attente, comme l'été précédent. En fait, je n'avais même pas commencé à m'en faire pour la décision finale: j'aurais bien le temps de m'en préoccuper durant le mois qui venait. Je reviens chez moi le mardi le 25 juin. Dans ma boîte à lettres, le communiqué annonçant le nom des finalistes. Sur mon répondeur téléphonique, un appel de Catherine Berg m'annonçant que *Le cercle violet* remportait le prix! Anesthésie générale. J'ai fait: «ah!» et j'ai vaqué à mes affaires comme si de rien n'était. C'est seulement lorsque j'ai commencé à téléphoner à des amis pour annoncer la nouvelle, que l'en-

thousiasme et la joie se sont éveillés.

Ce qui est remarquable, c'est l'accueil très différent qu'a reçu mon roman dans le milieu de la littérature de jeunesse et dans celui de la science-fiction et du fantastique québécois. Dans ce milieu spécialisé, il a parfois été regardé de haut; peu de «spécialistes» du fantastique semblent l'avoir abordé en tant que roman pour jeunes. Par contre, dans le milieu de la littérature de jeunesse, je n'ai entendu et lu que des éloges. Les jurés du prix du Conseil des Arts, présentés au public dans le communiqué du Conseil, étaient des praticiens travaillant avec, travaillant pour le livre de jeunesse. Et le lisant, j'en suis persuadé, avec amour et ouverture d'esprit. Voici une occasion de leur dire merci.

Philippe Béha



Un ascenseur qui monte et qui descend à une allure vertigineuse l'arquant à chaque étage des milliers de picotements, c'est un peu ce que l'on ressent en apprenant que l'on a gagné un prix. L'ascenseur ne monte jamais plus haut que la glotte et même si les oreilles chauffent, la fumée qui en sort et la tête qui enfle ne sont que pures légendes. En revanche, l'ascenseur peut descendre plus bas que l'on souhaiterait. C'est ainsi que mes ortels se sont retrouvés tremblotant dans une petite flaque lors de mon premier prix. J'ajouterai très vite que je n'avais que dix ans.

Ça se passait au bord de la mer durant les vacances. Un concours, lancé par une filiale de Walt Disney, primait le meilleur dessin représentant Mickey Mouse. J'aimais déjà dessiner mais je ne pensais pas que beaucoup plus tard le dessin deviendrait mon passe-temps favori à raison de sept jours par semaine et de quelques nuits.

Mais revenons à notre ascenseur qui, lorsqu'on m'apprit que j'avais gagné mon premier prix, se mit en marche. À cette époque, je n'étais pas très grand ou si vous préférez un peu plus petit, si bien que vu le peu d'étages, l'ascenseur montait et descendait encore plus vite et à chaque fois qu'il stoppait au rez-de-chaussée, déversait quelques gouttes sur mes ortels. Mais comme dans toutes les bonnes histoires, tout se termina bien. Personne n'eut le temps de s'apercevoir de cette petite fuite d'émotion car au même moment, j'étais couvert d'une choucroute de ballons, de livres et d'affiches et autres gadgets à l'effigie de Mickey Mouse.

Depuis j'ai gagné d'autres prix. L'ascenseur ne s'arrête plus au rez-de-chaussée, je dessine toujours plus, mais pas des Mickey Mouse; quant à la mer, je prends rarement de vacances.

De nombreux prix dont: le Prix du Conseil des Arts en 1983 pour *Petit ours*, (bébé - livres), Prix Alvine - Bélisle pour *À la recherche du temps perdu* et Bourse Culinar/Prix Communication Jeunesse 1982 catégorie professionnelle pour *Seul au monde*.

Marie-Louise Gay



Ô SURPRISE!!!

LA VIE SOLITAIRE ET ARDUE D'UNE AUTEUR - ILLUSTRATEUR...

